

Fiction & Cie



François Bon

AUTOBIOGRAPHIE
DES OBJETS

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

L'auteur remercie le Centre national du livre
pour la bourse d'aide à la création dont il a bénéficié.

ISBN 978-2-02-109043-7

© Éditions du Seuil, août 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

question

C'est une danse : on ne s'y reconnaît plus. De deux ans en deux ans il faut se débarrasser de l'ancien et remplacer par ce qui est tellement mieux – de toute façon, l'objet tombe en panne de lui-même et ce n'est pas réparable. C'est une fête aussi : le questionnement sur le monde, par la vitesse, les avions, les villes découvertes, et ce que nous apprenons à grignoter par nos doigts sur le plastique ou la dalle tactile du téléphone nous apporte des musiques inouïes, des livres rares, l'état précis des routes ou des trains. On roule sur un abîme : la planète mise à mal, les problèmes politiques et les conflits chacun susceptible de tout faire s'écrouler plus vite qu'aucun conflit autrefois, le cynisme froid de l'argent soufflant plus fort que les vents de haute altitude. Et ces objets à obsolescence programmée qui ont remplacé la vieille permanence, on ne supporte pas de penser à qui et comment et où ils ont été fabriqués, ni ce qu'on fera ensuite de leurs métaux rares et poisons des semi-conducteurs. L'ancien nous émeut : pas forcément pour l'avoir tenu en main dans l'enfance – un tracteur à rouiller dans un champ, une voiture en équilibre sur la pile d'une casse périurbaine, vue rapidement du train, et c'est le temps tout entier qui vous surgit à la face, et ce qu'on n'a pas su en faire. Et pourtant. Jamais on n'a

connu plus finement l'immensité qui entoure notre propre mystère: exoplanètes et lumière fossile, galaxies naissantes, et la même chose pour l'atome ou la cellule, théories qui renoncent à unifier pour mieux comprendre corde à corde l'immensément petit ou l'immensément lointain. Dans les vieux livres, on cherche notre aventure. On lit par l'ancienne aventure le désarroi d'avoir manqué la nôtre. Les morts sont auprès: mains et voix. On entre dans les maisons, on les revoit tout au bout. Leurs objets à eux, l'invention qu'ils ont connue, et l'ébranlement qui les suivit. On est donc soi-même si vieux, à son tour, pour que l'apparition de la machine à laver, du téléviseur ou des guitares électriques nous soit un événement, quand la valeur symbolique de tout cela à son tour s'est évanouie? On n'a pas de nostalgie – l'idée d'une *mélancolie* est plus riche, plus subversive même, à la fois quant au présent et au passé. Dans le chambardement des villes, on a désappris d'accumuler et garder (même si). Reste le présent, et son abîme: faute de le comprendre, et dans l'amplification majeure, chaotique qu'il représente, revenir lire les transitions successives. Il y a vos mains, et il y a ce front froid des morts, ceux qui furent vôtres. Au bout, tout au bout, on le sait: rien que les livres. Parce que cela aussi serait en danger, où on a tant appris? Alors eux aussi les lire dans ce bouleversement des choses. Comment croire que soi-même on provienne d'un tel monde? Cinquante ans, une paille.

nylon

En s'interrogeant sur le tout premier objet que je puisse considérer comme possession personnelle, c'est ce mot *nylon* que je trouve. Il y avait peu de boutiques, dans la rue unique du village qui les contenait toutes. Le quincaillier, le pharmacien, une mercerie, et cette épicerie bazar – celle où on se fournissait, qu'on appelait *le Syndicat*, n'avait pas de vitrine. Les autres commerces, les deux boulangeries, le notaire, le garage de mes grands-parents, ce n'étaient pas à proprement parler des vitrines.

Cette boutique dont je n'ai qu'un souvenir extrêmement vague de l'intérieur, sombre, carré, encombré – mais comment ne pas la mêler à trente autres pareilles visitées depuis –, on lui donnait le nom de sa propriétaire, et je ne saurais pas non plus le redire. Dans la vitrine, il y avait un carton jaunissant avec des canifs de taille grandissante, les autres objets je ne les vois pas, et cette corde nylon bleue repliée en écheveau compact, avec une opacité, des brillances.

Je n'ai aucune idée aujourd'hui de l'usage que j'en entretenais. Peut-être, justement, pas d'autre usage que cette consistance souple et brillante du nylon, matériau neuf. J'avais une pièce, c'était un cadeau, ça devait être la première fois que j'avais de l'argent à moi en propre – j'imagine une pièce de cinq francs (mais on était dans les anciens francs, donc une pièce de cinq cents, quelque chose en amont du *billet de mille*), la corde valait deux francs, j'étais entré, je l'avais

achetée. Dans un village où forcément on sait qui vous êtes, et vos parents, j'avais dû adopter un mutisme borné et ne pas répondre à ces questions, dont l'art paysan veut qu'elles soient toujours détournées.

Ma mère s'était aperçue de la présence de la corde nylon à peine deux jours plus tard. Où je me l'étais procurée, et pour quoi faire, il fallait répondre. J'avais avoué l'échange de la pièce de cinq francs : j'ai appris ce jour-là qu'on ne m'avait pas confié pareil argent pour valeur d'échange, mais capitalisation contrainte. J'avais *gaspillé*. La possession dans laquelle j'étais entré par ma transaction ne compensait pas l'abandon de la pièce, dans sa potentialité d'échange.

J'avais dû remettre la corde à ma mère, ça ne se discutait pas. Dans le jardin on avait, entre des poteaux de ciment, trois cordes à linge en fil de fer, et l'espace pour une supplémentaire, la corde de nylon a fini là. Elle ne m'intéressait plus, dénouée, utile, sans opacité ni brillance.

J'ai seulement gardé cette impression qu'elle donnait, de l'autre côté de la vitrine, et que j'avais osé entrer pour l'acheter.

miroir

Je ne crois pas avoir de fascination particulière à mon image. Le plus difficile, au contraire, est probablement de

l'accepter. C'est étrange, avec ces appareils qui permettent de stocker si facilement des autoportraits, la curiosité qu'on peut en prendre, mais je les efface tout aussi vite : on voit surtout le vieillissement.

Nous habitons loin des villes. Luçon avait valeur d'utilité, mais il y avait la librairie Messe, où nous nous rendions pour les manuels scolaires de l'école, où j'ai pris le goût des livres, et rêvé devant un globe – qu'on a fini par m'offrir. La Rochelle était plus grande, complexe, magique. La ville s'est dégradée, prise par ce vague abandon des provinces dont le centre a été aspiré comme par une paille dans les répétitives zones commerciales des périphéries, mais il y a toujours ce Prisunic avec un étage. Dans le village, nous ne connaissions pas les étages : pays de vent. Mais là, l'étage était façon des grands magasins parisiens, intérieur au magasin. Le village et Luçon suffisaient aux achats de nécessité, venir à La Rochelle une fois par an était une attente et une récompense. On entrait au Prisunic, ma mère avait à y faire. Mon père, pendant ce temps, se rendait chez Fumoleau, à *La-Ville-en-Bois*, le tourneur qui réparait les treuils et moteurs de bateaux, pour les clients mytiliculteurs de L'Aiguillon-sur-Mer.

Mon frère et moi avions eu le droit d'une demande, pourvu qu'elle soit économiquement réalisable. Dans le budget alloué, il s'agissait d'un petit miroir rectangulaire entouré d'une bordure ronde de plastique, au dos cartonné. Dans la voiture il n'avait pas été question de s'approprier l'achat, le mien comme celui de mon frère dans une poche papier personnelle et séparée – aucune idée si pour lui c'est aussi un souvenir.

Dans la maison que nous habitons, en location, à Saint-Michel-en-l'Herm, il y avait forcément une glace dans la salle de bain, mais donc uniquement pendant les rituels y afférents. Il y avait aussi des rétroviseurs dans les voitures : je n'ai pas souvenir d'autre glace ou miroir.

J'ai souvenir précis de l'usage très dense que j'ai eu, pendant ces premiers temps, de la glace à dos cartonné et bordure ronde de plastique, rapportée de La Rochelle. Il faut dire que le souvenir des deux villes qui nous entouraient symétriquement, Les Sables-d'Olonne au nord, La Rochelle au sud, est lié pour moi à la netteté optique des lunettes dont je venais d'être doté : le village ne supposait pas qu'on corrige une myopie.

Je me servais du miroir dans la maison, en suivant mon chemin au plafond. C'était fantastique et merveilleux. Pour passer d'une pièce à l'autre on sautait des abîmes. Je ne me souviens de ce miroir qu'à le tenir pour regarder le plafond en marchant. Dehors, c'était encore bien plus inquiétant : c'est le ciel qui surgissait sous vous.

Dans la netteté de cette remémoration, il y a pour moi une évidence : le rapport optique au monde, d'y faire surgir en le renversant, par un cadre, une dimension non finie, est resté un principe fixe de vie.

Je revois vaguement, dans des périodes ultérieures, le miroir entouré de son plastique dans une caisse en bois de la buanderie où mon frère et moi stockions nos vieux trésors (j'y revois une épée en plastique, pareillement rêvée, pareillement abandonnée).

Tancrede Pépin

Il s'appelait réellement Tancrede Pépin, mais le prénom m'émerveillait moins que le nom, à cause de Pépin le Bref. C'était un silencieux, plutôt trapu comme les gens de cette terre, plutôt cubique même, et se déplaçant sur un vélomoteur souvent surchargé, puisqu'il venait au bourg pour ses emplois de jardinage.

Dans le bout de jardin qui entourait la maison, mes parents avaient fait déposer du gravier (un camion l'avait versé en tas, l'image est rémanente) et nous avons entrepris de border deux minces allées de dalles en ciment au dessus en triangle. Mes parents ne jardinaient pas, mais Tancrede venait chaque semaine pour les carrés de pommes de terre, poireaux et autres utilités, touffes d'oseille, qui participaient obligatoirement de cette économie de l'isolement.

Il ne m'est pas possible de définir mieux cet appareil, pas très compliqué, qui lui servait à aligner, poser et fixer ces carreaux de ciment au dessus triangulaire. Il incluait deux tiges d'inox, une monture de plastique verte, une poignée. Ce qui est bizarre, c'est de n'avoir pas de réminiscence du visage de Tancrede Pépin, mais qu'elle soit très précise concernant son vélomoteur et cet appareil.

Quelque part, je trouvais ça merveilleux : je n'ai jamais aimé l'herbe, la terre, le végétal. Avec cet appareil on les repoussait définitivement. On transformait la campagne en

ville. On pouvait recouvrir la totalité du monde par des géométries de ciment pures et nettes.

Tancrede Pépin habitait, à six kilomètres du bourg, un lieu-dit officiellement dénommé le *Bout du monde*. J'ai toujours associé à son nom cette expression : le monde avait une extrémité, et s'appelaient Tancrede Pépin ses habitants. Il vivait seul, dans une de ces minuscules maisons d'éclusier accordée par le Syndicat. Moyennant l'occupation gratuite, à sa charge d'ouvrir l'écluse à marée montante, la refermer à marée descendante, soit quatre fois la manivelle, trois cent soixante-cinq jours par an. Cette occupation aussi me semblait vaguement merveilleuse, bien plus en tout cas que les différents métiers proposés par le bourg ou ce que j'en percevais directement, les charges pesant sur les instituteurs et institutrices, avec la visite annuelle de l'inspecteur Touroude (je ne me serais pas souvenu du nom, il surgit de lui-même dans la phrase), ou symétriquement de servir l'essence et réparer les voitures. Plus tard j'aurais moi-même une écluse au bout du monde, j'ouvrerais régulièrement les vannes dans le mystère des miroitements à la marée montante, que tous nous savions (et que je sais encore) rien qu'à certaine qualité du vent et de l'énergie terrestre. Le monde que nous habitions respirait par la mer, et l'absurdité de cet urbanisme à bas prix nettoyé il y a un an par la tempête Xynthia était exactement la leçon inverse de ce que nous enseignait le vélomoteur de Tancrede Pépin, qui surgissait dans le bourg à heure variable, selon ce qu'exigeaient de lui les tours de manivelle.

Est-ce que je l'ai seulement un jour entendu parler ? Mais il y avait cet appareil, qui prouvait que les villes se fabriquaient.

Telefunken

Il n'a jamais perdu son statut d'autorité. C'était jusqu'en 1962 : dans la petite salle à manger sombre, qui ne servait qu'aux *occasions* (sinon, c'était la cuisine), sur une table mince à lui réservée, le gros appareil radio de marque Telefunken. Souvenirs associés : le laqué et les reflets sombres des parois de bois lisse, la lourdeur du couvercle rabattable de la partie électrophone en haut, l'odeur très identifiable de la toile jaune vernie devant le haut-parleur ovale, et ce gros œil vert mobile qui indiquait la qualité de réception des grandes et petites ondes. Dans sa période de splendeur, associée à la voix de De Gaulle, et il fallait écouter avec les parents l'incipit qui sonnait comme un générique, *Françaises, Français...* Les politiques d'aujourd'hui n'useraient plus de ce ton d'autorité naturelle. Puis vient le poste de télévision – je ne le vois pas lui-même, mais j'ai rémanence précise des informations avec ces voix et ces photographies noir et blanc fixes qui évoquaient la guerre d'Algérie finissante. Il y eut ce jour où l'instituteur – Boisseau ou Galipeau ? – avait embarqué la classe en rang deux par deux pour l'arrivée du premier poste de télévision dans une maison du bourg : celle du percepteur. Seulement, en journée, il n'y avait que la mire, et voir l'intérieur de la maison du percepteur – fonction mystérieuse de cet homme autorisé à prendre les sous des autres, qu'en faisait-il donc –, nettement plus intéressant, me laissera une image plus rémanente.

Une fois la télévision à la maison, cette année 1962 donc, le poste de radio est dans le couloir, mais il n'est même plus branché. Il sert à poser des objets. Lorsqu'on déménage en 1964, commence vraiment l'ère de la télévision, non plus pour l'écoute ritualisée, mais présence quotidienne, c'est l'époque de *Thierry la Fronde* et *Cinq colonnes à la Une*, des premiers *Intervilles* à Maubeuge, mais j'ai onze ans c'est déjà trop tard pour que ça prenne de l'importance, j'ai bien mieux avec Poe et Verlaine.

Le Telefunken est maintenant dans notre chambre d'enfants, les trois lits dans la même chambre, avec une cheminée inutilisée au fond, qui lui sert d'appui. La radio m'indiffère : elle retrouvera son importance avec le transistor, c'est celui de mon père, à peine plus grand qu'un paquet de cigarettes, mais la possibilité d'écouter la nuit en cachette et c'est à ce moment-là, ô les concerts en direct du *Pop Club*, qu'on découvrira enfin combien le monde est vaste, et qu'avec ces musiques il peut être nôtre.

Il y a donc une mince période, de cette fin de cinquième en 1965 où je reçois mon premier disque, *Baby Come Back* des Equals, jusqu'à juillet 1967 où j'ai le brevet et enfin mon électrophone pour y passer le *Sergeant Pepper's* des Beatles, où le haut du Telefunken, le couvercle rabattable maintenu ouvert par un petit bras de cuivre, on règle l'onglet de plastique faux ivoire sur 33, 45 ou 78 (il faut une petite rondelle de plastique convexe supplémentaire pour centrer les 45 tours, c'est les premiers Rolling Stones), et finalement je ne sais pas si j'ai tant besoin de la musique – le mouvement noir tournant du microsillon en spirale est un enchantement suffisant.

Puis, ça doit correspondre au printemps 1968, j'ai cette

guitare et un micro à boîtier inox en travers de l'ouverture, deux fils dénudés : j'ai dévissé le fond du Telefunken, décâblé la liaison de l'électrophone au boîtier à lampe (pas très difficile, mais souvenir encore un peu effrayé d'avoir pris plusieurs fois le 220 volts là-dedans, le transformateur brûlant, et cette odeur si particulière de la poussière brûlée dans ces parties chaudes), pour la remplacer par l'arrivée des fils de la guitare.

Non, ça ne suffisait pas à faire une *guitare électrique*. Mais qu'on en ait l'illusion, en écoutant bien près du haut-parleur, certainement. Aucune idée de ce qu'il est advenu du Telefunken ensuite, et de son gros œil vert pour les grandes ondes et petites ondes.

casquettes de Moscou

Si on ouvre plutôt, concernant les choses oubliées, les points fragiles de soi-même, je trouve déjà sur ma route ces deux casquettes de Moscou, une à fines rayures roses et blanches, et une autre plus plate en toile blanche. Dans l'hiver et le printemps qui suivraient mon séjour de trois mois à l'été 1978 je les ai portées souvent, et à distance je trouve ça cocasse.

Je n'ouvre pas ces trappes souvent, et j'ai peu à y prendre : trop de distance. Des instants, plutôt – comme ce réveil

tôt le matin dans le train couchettes qui filait de Moscou à Leningrad, ou les gares et ceux qui y attendent, ou le *Goum* où ceux de la campagne venaient à la capitale s’approvisionner de choses pourtant essentielles et simples – j’allais souvent dans le *Goum*.

Réminiscence aussi des soirées quand on ne quittait pas l’hôtel, retrouvant alors forcément l’électricien et le tuyauteur qui formaient avec Roland Barbier notre équipe pour le chantier. Le goût du thé au samovar dans le couloir de cet hôtel *Oktobrskaya Plochad*, et l’orchestre payé pour entretenir les heures creuses, parfois on échangeait, et je leur avais laissé mes cassettes en partant (Telefunken aussi, mon petit magnétocassette, souvenir cet été-là d’écouter François Jeanneau, un disque avec du synthétiseur Oberheim).

Si je considère les objets achetés ou rapportés, je revois une librairie, façon soviétique évidemment, les livres emballés de papier kraft et l’établissement compliqué de la facture – avec Roland Barbier nous allions une fois par semaine à l’Institut français, j’ai relu des Dostoïevski et j’étais passé à des contemporains, dont Axionov (*Les Oranges du Maroc*), la bibliothécaire m’avait dit au bout de quelques semaines, d’un air de profonde psychologie, que probablement je faisais beaucoup de fautes d’orthographe. Pourquoi ? Parce que je lisais beaucoup et vite. Je ne lui ai pas répondu quant à l’occupation de mes heures de nuit, j’ai considéré cela comme insultant et désormais, quand j’empruntais mon paquet de livres, je ne lui adressais plus la parole. Parmi les livres achetés dans cette librairie à la soviétique, une méthode russe-français, petit livre cartonné gris que j’ai gardé longtemps ensuite. Souvenir symétrique d’un magasin de disques : ils étaient si peu chers, on y allait

aussi avec Barbier, c'étaient les compositeurs reconnus, j'étais revenu avec du Bartók, du Dvořák, du Janáček, du Beethoven.

C'est qu'une partie de nos frais de mission nous était rétribuée directement en roubles par cette filiale Tupolev où nous convoyait chaque matin une camionnette, et le *traducteur* accompagnateur qui nous était d'office affecté, et sur le plan de Moscou dont je m'étais fourni toute cette zone des usines était blanche et sans rues. Les roubles, on était obligés de les dépenser sur place, alors que même les restaurants qui vous accueillait vous contraignaient généralement à payer en devises.

Outre quelques voyages, Vladimir-Souzdal, Leningrad, deux achats avaient éteint les roubles en surplus : un accordéon diatonique trois rangées, je l'avais trouvé beau pour ce plastique façon écaille qui le recouvrait, une impression d'années cinquante, boutons de nacre, forme carrée qu'on n'avait pas chez nous. Hélas, jamais pu apprivoiser son système de boutons, revendu en bloc deux ans plus tard, avec mes autres accordéons, le type qui m'avait pris les quatre pour 1 800 francs a fait une affaire. Et puis un appareil photo de marque Zenith, fabrication Allemagne de l'Est, les plus réputés dans toute l'Europe et la marque préférée des communistes.

J'étais contre la photo, par principe. Qui s'occupe du langage doit voir avec les mots, et se contenter de son carnet de notes. Je maintiendrais ce point de vue jusqu'en 2003 et le numérique. Et ces choses mécaniques m'ennuient : boîtier à ouvrir, pellicule à charger, réglage à faire. Je me revois déambuler dans le Moscou qui commençait à m'être familier, pour des photos à faire. Je me revois longeant la Moskva sous l'arrière du Kremlin, cherchant des reflets.

Pour moi, je préférerais les parcs publics, les rues populeuses, les terrains de football sous les immeubles, mais je n'aurais pas osé photographier (au fait, à la fin du séjour, je revois le chef d'atelier, homme rond et rubicond, mais arborant de nombreuses médailles, nous photographiant avec son équipe, puis lui-même avec nous, devant la machine glorieuse : tout le monde avait un peu bu pour l'au revoir). J'avais terminé une pellicule, commencé la deuxième. Au retour j'ai donné l'appareil avec la pellicule entamée, et longtemps je me suis dit qu'il me faudrait porter la pellicule terminée au développement, elle a disparu avant.

Il me reste cependant deux cahiers. Ils sont rouges, petit format épais, reliure plastifiée souple, inscriptions en russe bien sûr. Je sais où je les conserve : même maintenant, sans jamais utiliser l'écriture manuscrite, je ne peux m'empêcher, dans les villes étrangères, d'acheter des cahiers, s'ils me plaisent. Les pages que j'y avais écrites, je les ai arrachées, sans d'ailleurs me souvenir de la date ni des circonstances. Ce sont donc des cahiers mutilés, je ne me servais pas d'un cahier dans lequel un tiers des pages a été arraché. Je préférerais aujourd'hui savoir ce que j'y ai écrit, mais dans ce cas je ne serais pas là à écrire ce texte.

J'aimerais me souvenir mieux de comment, où et pourquoi j'avais acheté ces deux casquettes, c'était forcément au *Goum*, mais moi-même j'aurais été bien empêché de m'afficher dans Moscou les portant. Elles ont traîné pas mal de mois, ensuite, dans les affaires qu'on emporte de déménagement en déménagement.

le litre à moules

Pas besoin qu'un objet soit nôtre pour déterminer sa place autobiographique. Entre la rue principale du bourg et la rue dite rue Basse, une traverse. Au bout, le hangar de Jézéquel. Presque vide, un peu sombre, l'impression d'humidité liée peut-être à ses nasses et casiers de mareyeurs, qu'il empile au matin dans sa camionnette. Elle, c'est avec son vélo et sa remorque qu'elle arpente le bourg. Devant le guidon, il y a sa balance romaine. On achète ce qu'elle propose, selon la pêche. Ça peut être des seiches ou un congre, des crevettes grises encore toutes frémissantes et transparentes, une lourde plie très noire ou des soles. Il n'y a jamais *beaucoup* – les empilements des supermarchés m'effraient, à échelle de cette remorque qui longeait la rue, et elle qui lançait son appel, *y a de la sole les ménagères, y a de la moule les femmes* ou quelque chose du genre, je n'ai de souvenir que la voix un peu haut perchée pour le cri, et qu'il suffisait de savoir que c'était l'heure de son passage. Reste aussi le papier journal : le merlu roulé directement dans la chose imprimée, les actualités locales rapportées par *Ouest-France* ou la rubrique nécrologique. Ce qui est sûr, pour moi, c'est la disparition des silhouettes, de lui, d'elle, tandis que l'intérieur du hangar quasi vide, sa lumière assombrie, restent aussi précis que le vélo et sa remorque. L'anse de fer forgé recourbée par quoi la remorque s'accroche sous la selle. Les poids de cuivre qu'on pose sur le plateau de fer-blanc de la balance romaine. Et

le litre à moules. Région de mytiliculture, c'est un des éléments imposés de la liste des ressources permanentes, avec les escargots, la salade de pissenlits et les cuisses de grenouilles – on mange des moules au moins une fois la semaine. Comme tous les miens, j'ai le réflexe de ranger les coquilles vides en les emboîtant. On les accompagne de pain et de beurre : ça tombe bien, le territoire du village est fait de prises sur la mer, en partie redistribuées à la communauté. Ceux qui n'ont pas d'activité agricole reçoivent en compensation des *bons de pain*, part de farine annuellement portée à votre compte à la boulangerie (combien de fois ce sera mon surnom dans la classe, puis de mon frère dans la sienne), et les agriculteurs qui pâturent sur les terres imparties à la famille rétribuent en beurre – comme ce monde est loin. Il n'y a aucune raison que je me souvienne de ce litre à moules, un récipient de bois cylindrique, renforcé de zinc. Sinon que c'est le bruit associé, des moules versées du récipient dans le *Ouest-France* (ou *L'Ouest-Éclair*) replié en cornet, qui rappelle et le hangar et le cri, et les poissons chichement posés dans le fond de la remorque, et toute cette économie du nécessaire, de la place relative de chacun dans la communauté. Un jour elle devra cesser d'utiliser ce *litre* qu'on connaît tous, les moules doivent se vendre au kilo. Comme cela touche à un quotidien de si longtemps avéré, l'étonnement m'en demeure jusqu'à aujourd'hui. C'est peut-être pour ça, aussi, que je vois avec autant de précision le *litre à moules* de la Jézéquel.

magnétites

Je vais sans ordre. Je prends les choses selon qu'elles me viennent là dans la main. Selon la curiosité que j'ai de les tenir, quand nous sommes tant requis par l'ordre immatériel, les textes qu'on stocke sur des serveurs loin – rien d'immatériel dans ces transferts de données et lieux de stockage, mais la propriété ne nous en est pas déléguée, quand nous venons d'un monde où c'est cela même qui décidait de la relation entre les hommes, et la reconduction de ce qui les assemble. Je ne garde pas longtemps mes ordinateurs : je n'en tiens même plus vraiment compte, attentif plutôt seulement à ce que les données et les outils qui les traitent puissent être indépendants de la machine même. Près de mon bureau j'ai deux magnétites, une ronde et une ovale. Comme d'acier lourd, et poli. Que la bille de métal tombe et rebondisse, on l'attrapera avec l'ovale. J'en tiens une dans la paume, l'autre me roule sur les doigts sans pesanteur. Je ne peux pas les garder sur ma table : elles risqueraient de fausser ou détruire à jamais ces équilibres électromagnétiques qui constituent nos données, ou le disque dur des sauvegardes, ou la carte de crédit dans le portefeuille. J'ai rarement à téléphoner, et très peu d'interlocuteurs – une de mes défenses est d'ailleurs d'oublier très vite ce que dit au téléphone, pour leur apprendre à expédier plutôt des e-mails. C'est quand je téléphone que j'attrape mes magnétites, et qu'une main joue avec pendant que l'autre tient l'appareil. Je les ai achetées

dans cette boutique rigolote de Soho, à New York, spécialisée dans ce genre de curiosités naturelles. J'aime New York, c'est un des rares lieux où je me sente chez moi : si je parle via les objets des lieux de mon enfance et de mon adolescence, cela ne crée pas d'affinité pour autant, et de nostalgie moins encore. New York est une ville de mains vides, de regards et de pas – ville qu'on consomme sans reste. Si, dans les vêtements que je porte, je saurais bien reconnaître ceux qui viennent de cette fois où la valise était parvenue en retard. Mais j'ai ces magnétites.

tige et rondelle jeu glissant

De même, sur mon bureau, cette rondelle d'acier forgé, épaisseur 12 millimètres, les traces de fraisage même pas rectifiées, et la tige à section pentagonale de 20, six centimètres de long environ.

Quand nous quittons la Vendée pour la Vienne, mon grand-père vend son garage, et ils vont s'installer à Luçon, dans une maison relativement grande, avec jardin et divers appentis – dont l'un deviendra son atelier –, et une disposition qui leur permet de transposer assez directement la maison qu'ils quittent, celle dont la porte de cuisine donnait sur le garage, et le séjour sur les pompes à essence. C'est dans cet

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2012. N°108839 (00000)
Imprimé en France